

Bowdoin College

## Bowdoin Digital Commons

---

Honors Projects

Student Scholarship and Creative Work

---

2020

### Répresentations de la banlieue dans le cinéma français contemporain

Yaw Owusu Sekyere

Follow this and additional works at: <https://digitalcommons.bowdoin.edu/honorsprojects>



Part of the [Civic and Community Engagement Commons](#), [Communication Technology and New Media Commons](#), [Community-Based Research Commons](#), [Critical and Cultural Studies Commons](#), [Educational Sociology Commons](#), [French and Francophone Literature Commons](#), [Gender, Race, Sexuality, and Ethnicity in Communication Commons](#), [Mass Communication Commons](#), [Other International and Area Studies Commons](#), [Place and Environment Commons](#), [Social and Cultural Anthropology Commons](#), [Social Influence and Political Communication Commons](#), [Social Policy Commons](#), [Urban Studies Commons](#), and the [Visual Studies Commons](#)

---

#### Recommended Citation

Sekyere, Yaw Owusu, "Répresentations de la banlieue dans le cinéma français contemporain" (2020). *Honors Projects*. 138.  
<https://digitalcommons.bowdoin.edu/honorsprojects/138>

This Open Access Thesis is brought to you for free and open access by the Student Scholarship and Creative Work at Bowdoin Digital Commons. It has been accepted for inclusion in Honors Projects by an authorized administrator of Bowdoin Digital Commons. For more information, please contact [mdoyle@bowdoin.edu](mailto:mdoyle@bowdoin.edu).

Représentations de la banlieue dans le cinéma français contemporain

An Honors Paper for the Department of Romance Languages and Literatures

By Yaw Sekyere

Bowdoin College, 2020

©2020 Yaw Sekyere

## Sommaire

<i>Remerciements</i> .....	<i>Pg. 3</i>
<i>Introduction</i> .....	<i>Pg. 3</i>
<i>Chapitre I</i>	
1.1 <i>Qu'est-ce qu'une banlieue</i> .....	<i>Pg. 5</i>
1.2 <i>L'importance de la réputation</i> .....	<i>Pg. 8</i>
<i>Chapitre II</i>	
2.1 <i>La banlieue dans les médias</i> .....	<i>Pg. 11</i>
2.2 <i>Les médias et les émeutes de 2005</i> .....	<i>Pg. 12</i>
2.3 <i>Les effets des médias et les objectifs du cinéma de banlieue</i> .....	<i>Pg. 13</i>
<i>Chapitre III</i>	
3.1 <i>L'analyse des films</i> .....	<i>Pg. 15</i>
3.2 <i>Le thème récurrent de la drogue</i> .....	<i>Pg. 16</i>
3.3 <i>Les jeunes et la culture de la drogue</i> .....	<i>Pg. 16</i>
3.4 <i>La représentation des dealers/ dealeuses</i> .....	<i>Pg. 18</i>
3.5 <i>Pourquoi recourir aux drogues ?</i> .....	<i>Pg. 21</i>
3.6 <i>L'idée de l'emprisonnement</i> .....	<i>Pg. 24</i>
3.7 <i>Les « banlieusards » et la police</i> .....	<i>Pg. 25</i>
3.8 <i>La discrimination et la stigmatisation</i> .....	<i>Pg. 29</i>
<i>Conclusion</i> .....	<i>Pg. 32</i>
<i>Annexe</i> .....	<i>Pg. 34</i>
<i>Bibliographie</i> .....	<i>Pg. 39</i>

## ***Remerciements***

*Surtout, je tiens à remercier ma conseillère Meryem Belkaïd pour tous ses conseils exceptionnels et sa patience avec moi pendant toute la durée de mes recherches. Cela n'aurait pas été possible sans elle. Je tiens également à remercier Hanétha Vété-Congolo, Gérard Keubeng et Hanane El Hidaoui pour leurs conseils et leurs contributions individuels. Un remerciement spécial à Blanche et Mathieu Dalloz, ma famille d'accueil, pour m'avoir inspiré ce sujet.*

## ***Introduction***

Plusieurs films français ont un contenu politique et contiennent une critique sociale de sujets souvent controversés, problématiques ou peu abordés. Dans la société Française, les banlieues pauvres sont souvent considérées comme des zones de tensions. Il n'est donc pas étonnant que de nombreux réalisateurs aient créé des films qui se déroulent en banlieue. Dans ces films les réalisateurs essaient de représenter l'expérience des habitants de banlieue pour critiquer les différences de traitement entre ceux qu'on appelle péjorativement les « banlieusards » et les autres citoyens français. Ces films qui montrent l'expérience des quartiers périphériques de Paris ou Lyon sont parfois rangés sous la catégorie de *cinéma de banlieue*.

L'expression *cinéma de banlieue* a émergé dans la critique des années 1990, comme une manière de décrire des films qui ont lieu dans des cités délabrées et multiethniques, à la périphérie des villes majeures de France (Berghahn, 2006). Selon Berghahn, les films de

banlieue représentent les problèmes de la fracture sociale, la disparité croissante entre les riches et les pauvres dans la société française contemporaine. Cela inclut parfois de représenter la culture d'une jeunesse dite multiethnique. Dans cette thèse j'ai l'intention d'examiner la marginalisation de la banlieue à travers *le cinéma de banlieue*. Cette banlieue qui est généralement un lieu de diversité, remplies d'immigres et de descendants Africains, est également connue comme « l'autre Paris » à cause de leur rejet de la société (Misra, 2017). Autour l'idée de l'emprisonnement, je vais voir si la banlieue est montrée comme une prison où tous les habitants ont un destin malheureux ou une vie problématique à cause de leur statut de banlieue et leur rejeté par le reste de la société française. Pour guider ma recherche j'utilise la question : Est-ce que les films de banlieue perpétuent de stéréotypes sur la banlieue ou est-ce qu'ils en proposent une image plus complexe ?

Je vais d'abord définir ce qu'est une banlieue et présenter une brève l'histoire de la banlieue parisienne. Puis pour mieux comprendre la spécificité des représentations cinématographiques, j'analyserai la représentation de la banlieue à travers les médias. Enfin j'analyserai les thèmes majeurs des films afin de mettre en avant les messages que les réalisateurs pensent être les plus pertinents à propos de la société française et de ce qui doit changer dans la société française.

J'ai choisi cinq films : *La Haine* (1995) de Mathieu Kassovitz, *Wesh wesh qu'est-ce qui se passe ?* (2001) de Rabah Ameur-Zäïmeche, *Bande de filles* (2015) de Céline Sciamma, *Divines* (2016) de Uda Benyamina, et *Banlieusards* (2019) de Kery James et Leïla Sy (Un résumé de chaque film se trouve en annexe). J'ai choisi ces cinq films car ils se déroulent tous dans la banlieue parisienne. En outre ces films, pour la plupart, ont remporté de grands prix, ont reçu une réception positive de la part de la critique et ont été produits par des réalisateurs

estimés. Il m'a semblé également intéressant d'explorer la représentation de la banlieue au fil du temps. Le premier de tous *La Haine* sorti en 1995, constitue en effet un moment fondateur pour le cinéma de banlieue. *Wesh wesh qu'est-ce qui se passe ?* commente la dynamique entre habitants de la banlieue et la police. *Bande de filles* et *Divines* montre l'expérience féminine dans la banlieue et dans le monde de la drogue. Enfin, *Banlieusards*, qui est sorti le 12 Octobre, 2019 est le film le plus récent de mon corpus, sa sortie sur Netflix montre que le cinéma de banlieue évolue également avec les circuits de distribution. A partir de l'analyse de ces cinq films je serai en mesure de voir s'il y a eu une évolution de la représentation de ce genre avec le temps, ou bien si l'expérience en banlieue est montrée toujours de la même façon depuis 1995.

### ***Qu'est-ce qu'une banlieue ?***

« Une banlieue » fait référence à un espace urbanisé situé à la périphérie d'un centre-ville. Selon le Larousse : « En France, la fonction résidentielle de la banlieue procède, pour une majorité de personnes, plus d'une nécessité que d'un choix. Le choix de la banlieue dite [résidentielle], avec la connotation valorisante pour le cadre de vie qui est alors attachée à ce mot, est réservé aux familles aisées. » (Larousse). En France, il y a des banlieues riches qui sont plutôt habitées par des populations blanches d'origine européenne, et il y a des banlieues pauvres où la majorité des habitants sont des immigrants des anciennes colonies, ou des habitants originaires des Antilles. Néanmoins, dans le langage courant, quand on utilise l'expression « la banlieue » on fait référence aux banlieues pauvres et parfois plus spécifiquement à la banlieue parisienne. À Londres, la banlieue fait partie intégrante de la ville. À Paris, par contre, la banlieue n'est pas considérée comme une partie intégrante de la ville. Dans un article *The Brutal*

*Apartheid of the French Banlieues* de Peter Franklin, l'auteur parle de la « non-intégralité » de la banlieue parisienne. Il mentionne comment Paris est uniquement constitué de ses 20 arrondissements. Les zones au-delà de ces limites sont en réalité le non-Paris<sup>1</sup> (Franklin, 2018).

À travers cela, on peut voir comment la banlieue est traitée comme autre. Tanvi Misra, une chercheuse de CityLab, travaille sur les communautés d'immigrants, l'inégalité économique et la culture en France. Dans son article « The Othered Paris » elle parle de l'altérité des habitants des banlieues dans la société française. Elle mentionne comment la périphérie de Paris, dite la banlieue, n'a jamais été une zone neutre. Selon ses mots, dans la vie quotidienne le terme « la banlieue » est utilisé pour remplacer celui de race. Misra mentionne comment la banlieue incarne des stéréotypes qui affectent ses habitants dont la majorité sont des immigrants d'Afrique, issus de la classe ouvrière. Les jeunes hommes qui viennent de la banlieue sont perçus par la société française comme des délinquants sans but au mieux, et des terroristes au pire. Les femmes par ailleurs sont souvent perçues comme des individus sans espoir et qui ont besoin d'être libérés. Misra explique également comment les habitants de banlieue ont un accès limité au travail et aux bonnes écoles et universités à cause de la marque d'infamie de la banlieue. Ainsi, ce statut de « banlieusard » entraîne un contrôle et une surveillance plus élevés de la police. De cet article, on peut voir que les habitants de la banlieue semblent emprisonnés ou condamnés par une société qui ne souhaite pas les accepter complètement. <sup>2</sup>

<sup>1</sup> London has suburbs, but they are integral parts of the overall city. Paris is different. Officially, the city consists of its 20 *arrondissements* (boroughs) and that's it. The built-up areas beyond these limits are both Paris and not-Paris – part of the conurbation, but not part the city.

<sup>2</sup> “The outskirts of Paris are not—and perhaps have never been—neutral spaces. Today, the term “banlieue” or “suburbs” has become a euphemism for the racial other ; these spaces embody the stereotypes that plague their residents, many of whom are working class immigrants of Middle Eastern and North African descent. The young, Muslim men hailing from these areas are regarded as aimless delinquents at best, and imminent terrorists at worst. And the women : in need of liberation. This spatial stigma isn't an abstract thing, either. It prevents residents from getting jobs and getting into good schools; it invites stricter policing; all in all, it creates a positive feedback loop of unemployment, poverty, anger, and political apathy.”

Il y a une division entre les habitants des banlieues et les citoyens français à cause du statut marginalisé de la banlieue. Ces zones de banlieue sont souvent traitées comme différentes ou séparées même si elles font partie de la France. Dans son œuvre, *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Benedict Anderson définit une nation comme une communauté imaginée et politique. À travers sa méthode de pensée, une nation est imaginée car il est probable que les membres de la nation ne se voient presque jamais, ni ne se rencontrent ni s'écourent. Or chaque individu vit comme s'il ou elle savait que les autres membres existent dans la société et en se sentant uni aux autres membres, pour former une communauté. Bien qu'il soit très probable que les habitants d'une communauté ne se rencontrent jamais en personne, ils partagent des intérêts en commun ou bien s'identifient à la même nation. Les membres d'une communauté ont une image mentale de leur affinité partagée.<sup>3</sup>

Pourtant il semblerait qu'un certain discours national en France, au lieu de rassembler, divise la société. Cela arrive car il y a une distinction entre les Français et les « banlieusards », même s'ils sont membres à part entière de la nation. Cette division entre deux groupes distincts se fait sur la base de critères intersectionnels comme la race, la richesse et l'accès à l'éducation. Anderson mentionne dans son œuvre le fait que s'il y a des niveaux d'éducation différents dans une société, cela peut séparer ou déclasser un groupe d'habitants (Anderson, 1983, 86). En tenant compte de ce fait et les problèmes du manque d'éducation en banlieue, on peut comprendre

<sup>3</sup> He defined a nation as "an imagined political community – and imagined as both inherently limited and sovereign".<sup>[4]</sup> As Anderson puts it, a nation "is imagined because the members of even the smallest nation will never know most of their fellow-members, meet them, or even hear of them, yet in the minds of each lives the image of their communion". While members of the community probably will never know each of the other members face to face, they may have similar interests or identify as part of the same nation. Members hold in their minds a mental image of their affinity: for example, the nationhood felt with other members of your nation when your "imagined community" participates in a larger event such as the Olympic Games.

pourquoi ceux qu'on appelle les « banlieusards » sont considérés comme des citoyens de seconde zone car en ce sens le discours national joue contre eux.

Il y a donc en France un discours autour des niveaux différents de traitement des citoyens et habitants de la France. Si la banlieue et ses habitants sont perçus comme autres, cela crée une identité problématique et marginalisée, vu que le statut de banlieue est attaché à une image inférieure, perçue comme telle par le reste de la société française. On peut se demander comment ces différences de traitements fonctionnent et s'incarnent concrètement dans la société française. « Human Rights Watch Report », qui est une analyse annuelle des pratiques de droits de l'homme dans le monde, montre les différences de traitement entre les habitants de la banlieue et le reste de la société française. Selon ce rapport, les problèmes existent plutôt dans les domaines de l'éducation, de la richesse et des conditions de vie. Car ces problèmes sont liés aux méthodes de gouvernement et l'État français est accusé de créer ces problèmes et de ne pas prendre les mesures nécessaires pour régler ces problèmes discriminatoires qui font partie, par voie de conséquence, de l'expérience de banlieue.

### ***L'importance de la réputation :***

Malgré les problèmes discriminatoires dans la société française en ce qui concerne le rejet et l'ignorance de la banlieue, la France promeut une image positive au reste du monde comme si ces problèmes n'existaient pas. Cela est le cas car, selon Policy Options Politique, la réputation d'un pays est incontestablement importante car elle peut créer des opportunités économiques. Dans chaque pays il y a un discours créé par l'État qui définit ce qu'est l'identité et la réputation du pays. La réputation d'un pays, ou société a une valeur incontestable

économique, comme pour des organisations qui existent dans ce pays ou société. Cette réputation et image créée par l'État est basée sur l'émotion, le raisonnement et les expériences des personnes qui jugent cette société ainsi que leurs impressions des actions d'une nation. À l'ère où il est important de se constituer un réseau de connaissances, la réputation d'un pays grandit, tout comme l'importance de gérer l'image du pays, comme l'un de ses atouts principaux.<sup>4</sup> (Policy Options Politique, 2017)

Policy Options Politique montre que trois facteurs influencent la réputation nationale : 37.9% provient des perceptions de l'environnement de la nation comme l'accueil des personnes, la beauté physique de la nation, et le mode de vie. 37% provient de sa gouvernance, et 25.1% provient de son économie.<sup>5</sup> On comprend donc aisément pourquoi l'état français essaie de minimiser, ou bien cacher les problèmes des banlieues ; pour projeter une image positive au reste du monde.

Avec la discrimination présente dans la structure de la société française, il existe également une discrimination en ce qui concerne les relations entre la police et les habitants des banlieues, en particulier les jeunes de ces régions. De la Human Rights Watch Report on peut voir qu'en banlieue parisienne, les résidents de couleurs, âgés de 14 ans à peine, étaient plus susceptibles d'être arrêtés, fouillés et même maltraités verbalement et physiquement. En 2016, les statistiques de la plus haute juridiction française montraient que la police avait illégalement dressé le profil

<sup>4</sup> Reputation has an unquestionable economic value to countries, just as it does to organizations and individual people. It is based on emotion and reason, the product of our impressions of a nation's actions and its communications, as well as our deep-seated perceptions, stereotypes, influences and direct experiences. In an age of empowered, networked publics, the value of a country's reputation is rising — as is the importance of managing it as one of its greatest assets.

<sup>5</sup> *Three factors drive national reputations* : 37.9 percent comes from perceptions of its environment (e.g., welcoming people, beauty, lifestyle), 37 percent from its governance (e.g., public safety, ethics, international responsibility, social and economic policies), and 25.1 percent from its economy (e.g., educated and reliable workforce, contributions to global culture, high-quality products and services)

de jeunes hommes de couleur. La création de « zones prioritaires » montre à nouveau des niveaux de contrôle élevés et discriminants de l'État français. Les recherches de Tanvi Misra sur la banlieue montrent également que depuis les années 1980 la politique de la ville en France a identifié des domaines certaines - principalement dans les banlieues - qui nécessitaient une attention particulière. Appelées « zones urbaines sensibles » (ZUS) au début - et depuis renommées « quartiers prioritaires de la ville » (QPV), ces zones ont été des lieux d'interventions directes du gouvernement en matière de logement, de développement économique, d'éducation et de sécurité.

Par contre, selon quelques résidents de la banlieue, activistes et universitaires, cette politique institutionnalise la stigmatisation, éclipsant les avantages qu'elle procure dans les faits. Beaucoup s'inquiètent du fait que l'initiative de créer ces zones ne s'attaque pas directement à la cause fondamentale des problèmes de ces espaces, mais plutôt qu'il s'agit d'une « façade » comme le dit Bilel Ben Kahla, le frère de Yacine Ben Kahla, un jeune homme qui a été tué et abusé par des policiers en banlieue le 27 octobre 2005. En fin de compte, cela laisse intact le sentiment parmi les habitants de banlieue que ce n'est pas seulement leur présence physique qui est périphérique, mais aussi leur identité et leur histoire. (Misra, 2017)

Cela montre comment les habitants des banlieues sont traités comme autres et qu'ils sont traités comme des prisonniers par des policiers et comme des inférieurs par la société française. « Le fait qu'une zone soit une " priorité " pour le gouvernement est lié au contrôle de l'espace public et au contrôle des populations considérées à risque. « Si le gouvernement français était vraiment sincère pour aider, dirait-il, ce serait son propre rôle dans la création de la banlieue ;

assumer la responsabilité du colonialisme et de l'esclavage et comprendre comment les lois de ces actions persistent de la sorte » » (Misra, 2017)

### *La banlieue dans les médias*

Dans son œuvre *Imagined Communities*, Anderson explique le pouvoir des médias en créant une communauté imaginée. Dans le cas de la France, les médias dessinent les communautés à inclure ou à exclure. Les médias aident en créant des communautés imaginées en ciblant un public de masse ou en généralisant. En décrivant un groupe ils ont la capacité de perpétuer des stéréotypes par le choix des mots et par les photos et vidéos utilisés. En montrant des images spécifiques, le public à l'extérieur de ce groupe, assimile cette information sciemment ou inconsciemment. Ceux qui sont à l'extérieur du groupe utilisent cette connaissance, fournie par les médias, de réagir et de traiter le groupe. La manière dont la banlieue est dépeinte dans les médias aide à la séparation des personnes qui y habitent du reste des citoyens français. Cela crée un effet de « Nous contre eux » où les habitants de la banlieue sont traités comme l'autre (eux) du reste de la société française (nous). La France adopte un sentiment nationaliste vis-à-vis de la banlieue. Cette stigmatisation de la banlieue dans les médias s'est accentuée après les émeutes de 2005

## **Les médias et les émeutes de 2005**

En le 27 Octobre 2005, neuf adolescents originaires de la cite du Chêne-Pointu à Clichy-sous-Bois en Seine-Saint-Denis, rentent d'un match de football qu'ils viennent de disputer dans le stade de la ville voisine de Livry-Gargan. En les apercevant, un riverain juge que leur attitude est suspecte. Craignant un vol, il prévient la police. Lorsque cette dernière arrive, les enfants s'enfuient. Trois d'entre eux se réfugient dans un site EDF. Bouna Traoré, âge de 15 ans, Zyed Benna et Muhittin Altun, tous les deux âges de 17 ans. Ils réussissent à pénétrer dans l'enceinte qui entoure un transformateur. Quelques instants plus tard un arc électrique de 20.000 volts tue sur le coup Zyed et Bouna. Muhittin est lui brulé sur 10% du corps et parvient à rejoindre sa cité. (Le Figaro, 2015)

Trois semaines de violences urbaines s'ensuivent, les habitants de Seine Saint Denis exprimant leur colère et leur indignation après la mort des deux jeunes hommes. Dans son ouvrage *Les médias et la banlieue*, Bertrand Cassaigne illustre comment l'angle utilisé par les médias pour éclairer la banlieue ne fait que renforcer la stigmatisation négative à laquelle les habitants des banlieues pauvres sont confrontés. En parlant des émeutes de 2005, Cassaigne explique que les jeunes habitants des banlieues pauvres ont utilisé cette opportunité pour montrer leur colère et de provoquer des changements. Par conséquent, plusieurs formes de médias les ont étiqueté comme des « perturbateurs ». Cassaigne insiste « De même, les animateurs de quartiers qui essaient de redonner aux habitants une certaine confiance dans les institutions, sont bousculés par la seule image renvoyée à ces habitants : celle d'un affrontement de plus en plus violent entre les « barbares des quartiers » et des forces de l'ordre massivement intrusives » (Cassaigne, 2008, 78)

Les médias accourent, donnant quelques bribes de parole aux uns et aux autres, qui attisent les tensions. Ils le font sans un souci d'équilibre, mais aussi à partir d'images qui

réduisent les enjeux de la fracture. Les répercussions de cette mise en scène à laquelle ils contribuent sont lourdes pour l'avenir d'un quartier, d'une ville.

Une scène de *La haine* (Mathieu Kassovitz) explique d'ailleurs parfaitement la dynamique entre les jeunes de banlieue et les médias, en ce que Ramsè Kefi appelle « un gros malentendu - au mieux » (Kefi, 2016). Dans une scène les trois personnages principaux, Hubert, Vincent et Saïd, traînent dans un parc pendant qu'une journaliste et son équipe passent à proximité. L'équipe de la journaliste commence instantanément à filmer les trois jeunes hommes et la journaliste leur demande s'ils ont cassé quelque chose ou participé à des émeutes. Par frustration, les trois jeunes hommes se mettent à crier et jettent des cailloux sur la voiture de la journaliste, jusqu'à ce qu'elle parte. Cela crée comme une prophétie qui se réalise. Car la journaliste a traité les jeunes hommes comme s'ils étaient violents et menaçants, ils ont répondu par colère. La journaliste est ensuite susceptible de partager les images qu'elle a capturées d'eux, en train de crier et de lui lancer des cailloux.

### **Les effets des médias et les objectifs du *cinéma de banlieue***

A partir de l'exemple de Kassovitz, on peut voir la manière dont les médias, pour l'essentiel, décident de représenter la banlieue et la manière dont ces représentations influencent le public à l'extérieur de la banlieue, qui, à leur tour, affectent la manière dont le public perçoit la banlieue et ses habitants.

Comme le sociologue Jérôme Berthaut, auteur de *La Banlieue du "20 heures"*, le souligne : « Désormais, c'est le quasi-silence sur les problématiques de fond qui interroge. Par exemple, les deux grands [Journaux Télévisés] n'ont consacré que très peu de sujets, des brèves

*essentiellement, au procès en 2015 des policiers concernés dans l'affaire de Zyed et Bouna. Or c'est la plus grande crise qu'aient connue les quartiers populaires et très peu de médias, dix ans après, essayent de comprendre ce qui s'y passe en termes de santé, d'éducation, d'emploi au-delà du focus habituel sur les déviances. » (Berthaut, 2013)*

Inspirée par les émeutes de 2005 en France, la réalisatrice franco-marocaine Houda Benyamina a canalisé sa colère, provoquée par ces événements, dans l'art. Elle a déclaré en effet dans une interview pour *The Guardian*, « C'est mieux de faire un film qu'une bombe. » (Rose, 2016). C'est à partir de cela que Benyamina a créé *Divines*, qui a remporté un Caméra D'or au festival de Cannes. Ses intentions avec *Divines* étaient de faire réfléchir tous les spectateurs sur les stéréotypes négatifs et l'image négative dont les habitants de banlieue héritent.

Comme elle l'a déclaré dans une interview pour *Electra*, « le problème de la banlieue n'est ni l'argent ni la drogue. Ces jeunes essaient de surmonter la colère et l'humiliation qu'ils vivent, mais le seul outil dont ils disposent pour sortir est ce que la société leur offre » (*Electra*, 2016). Dans ce commentaire, Benyamina fait connaître son objectif principal lors de la création de *Divines*. En le faisant, elle souhaite contrebalancer les représentations de la banlieue dans les médias. Benyamina se concentre spécifiquement sur les expériences des jeunes ; le sujet le plus populaire du *cinéma de banlieue*, car c'est l'expérience considérée comme la plus problématique. Dans le film, Benyamina décrit les jeunes comme étant discriminés par rapport au reste de la société française, et elle insiste sur la manière dont ces jeunes sont discriminés par la police. Benyamina présente la banlieue comme une prison où tous les habitants sont condamnés à une vie de pauvreté, d'infériorité et de misère. À travers la vie de Dounia (qui représente la jeune de banlieue) ce sont tous ces facteurs de discrimination et de la pauvreté qui la poussent, ainsi que de nombreux autres, à vouloir échapper à la prison de la banlieue par tous les moyens.

Benyamina insiste également sur la forte culture de la drogue dans les communautés de banlieues, lorsque Dounia cherche à vendre de la drogue pour échapper à son destin de banlieue. Dans *le cinéma de banlieue*, la vente de drogues est souvent utilisée par les jeunes pour gagner leur vie, ce qui est lié aux problèmes d'éducation présents dans la banlieue et à l'inaccessibilité de trouver un emploi. De plus, Benyamina critique le cycle de condamnation et la réputation d'infériorité des banlieues, comme elle le dit : « Je pense maintenant qu'il existe aussi une réelle volonté politique de garder les gens là où ils se trouvent. Je me demande vraiment comment nous pouvons surmonter cela - je veux dire, pourquoi les pauvres restent-ils pauvres ? » (Electra, 2016). De ce fait, elle pointe de nouveau du doigt les dysfonctionnements de la société française. Les habitants des banlieues restent piégés dans un système qui rappelle un système carcéral, ce qui les incite à se rebeller contre la société.

### *L'analyse des films*

Dans *le cinéma de banlieue* il y a souvent une intention cachée d'essayer de représenter la banlieue mais aussi de proposer des solutions aux nombreux problèmes qui la secoue. Dans chaque film que j'ai choisi d'analyser, *La Haine*, *Wesh wesh qu'est-ce qui se passe ?*, *Bande de filles*, *Divines* et *Banlieusards*, tous font des remarques sur les problèmes que leurs réalisateurs trouvent les plus pressants dans la banlieue parisienne. J'ai fait ma recherche en focalisant sur des thèmes qui apparaissent le plus fréquemment dans des films de la banlieue. Ceux qui sont de

la drogue, le rapport entre les habitants de la banlieue et les policiers, l'espoir de s'enfuir de la banlieue, et enfin la discrimination et la stigmatisation des habitants des banlieues pauvres.

### **Le thème récurrent de la drogue**

En raison de la forte présence de la drogue dans le *cinéma de banlieue*, on peut voir qu'il y a vraiment un problème avec cela dans la culture de la banlieue dans la vie quotidienne. Cependant, ce fait est exagéré au point où plusieurs habitants des banlieues pauvres souffrent de la stigmatisation et des stéréotypes négatifs liés à la culture de la drogue exclusivement associée à la banlieue. Avec cette stigmatisation il y a une représentation des habitants comme des criminels. Dans les cinq films que j'analyse, chacun de ses réalisateurs a abordé le thème de drogue avec des motivations et des significations différents,

### **Les jeunes et la culture de la drogue**

À l'exception du film *Banlieusards*, où les personnages qui travaillent dans le trafic de drogue sont des adultes, *La Haine*, *Wesh wesh qu'est-ce qui se passe ?*, *Bande de filles* et *Divines* focalisent sur l'expérience d'adolescent qui se convertissent en dealers de drogue. Un thème qui apparaît fréquemment dans *le cinéma de banlieue*. Chacun de ces quatre films raconte une version d'un jeune en difficulté qui finit par entrer dans le monde du trafic de stupéfiants

Dans *La Haine*, de Mathieu Kassovitz, la présence de drogues est abondante, apparaissant d'une manière subtile ou flagrante dans presque chaque scène. Kassovitz représente la drogue en comme le moyen de gagner de l'argent rapidement. De plus, les scènes créées par Kassovitz

assurent que cette forte culture de la drogue est souvent liée à l'oisiveté. Au cours d'une journée les trois personnages de Vinz, Hubert et Saïd sont constamment en mouvement à la recherche de choses à faire qu'il s'agisse de se promener dans la cité, de se retrouver entre amis ou de se rendre à Paris dans l'espoir de trouver plus de divertissements. Kassovitz donne l'impression aux spectateurs que la cité représentée dans le film, un quartier de Seine-Saint-Denis, est isolée d'autres villes, et qu'il n'y a beaucoup de choses à y faire. Par conséquent, des jeunes habitants de la banlieue, qui ne sont pas à l'école sont plus susceptibles d'être exposés au trafic de drogue, vu que celle-ci est omniprésente dans le film. Plusieurs fois tout au long du film les trois jeunes hommes passent leur journée à se livrer à des joints de marijuana, l'utilisant en tant qu'un moyen pour passer le temps. En le faisant le film décrit un élément de familiarité à la présence de la drogue. Alors, Kassovitz confirme qu'il y a dans un sens une certaine vérité dans les stéréotypes liés à la drogue, en particulier sa grande présence et les niveaux élevés de consommation dans la banlieue. Cependant, Kassovitz complexifie les stéréotypes en utilisant les trois personnages principaux. Ils passent leur journée en fumant quand ils n'ont rien d'autre à faire ou sont avec des amis et cela montre que la consommation de drogue fait partie de la culture de drogue chez la banlieue, or la raison des niveaux de consommation élevés est à cause de l'isolement des habitants. Alors, Kassovitz montre que cette culture est à cause de facteurs situationnel.

De la même façon, *Wesh wesh qu'est ce qui se passe ?*, de Rabah Ameer-Zaïmeche, soutient ce stéréotype du jeune habitant de la banlieue qui fait partie de la culture de la drogue. Cela est montré avec l'utilisation du personnage, Mousse (Ahmed Hammoudi), le petit frère de Kamel. L'un des protagonistes du film, il ne va pas à l'école, ni travaille pas, mais par contre il passe son temps avec des amis qui vendent des drogues. Tout au long du film, on peut voir des scènes du groupe de garçons, parfois parmi un plus grand groupe de jeunes, qui passent leur temps

à faire ce que bon leur semble dans la cité. En parallèle à *La Haine*, *Wesh wesh qu'est-ce qui se passe ?* nous apprend, en tant que spectateurs, que ces jeunes doivent également faire face aux conséquences possibles de l'oisiveté. En multipliant le nombre de jeunes dans le film qui passent leurs journées à ne rien faire, Zaïmeche nous laisse l'idée que des problèmes de l'oisiveté est probablement lié au système d'éducation dans la banlieue. Allant de l'application de l'éducation à son accessibilité aux jeunes. Une fois de plus, on voit de nouveau des facteurs expliquant pourquoi en banlieue, une personne est plus susceptible de s'impliquer dans la consommation puis le trafic de drogue.

### **La représentation des dealers/ dealeuses**

Il est par ailleurs important d'analyser les personnes qui participent activement au trafic de drogue au-delà de ceux qui en consomment. Les réalisateurs de *cinéma de banlieue* utilisent les dealers pour nous donner une analyse plus approfondie des raisons qui les ont décidé à participer à ce trafic.

Zaïmeche, le réalisateur de *Wesh wesh qu'est-ce qui se passe ?*, montre bien dans son film que pendant longtemps ce sont les hommes qui ont dominé l'espace du trafic de drogue. Dans une interview sur son film, on lui a demandé pourquoi y a-t-il si peu de jeunes femmes dans le film ? Zaïmeche a répondu « Le monde de drogue est un univers réactif, violent est dominé par des hommes. Les groupes d'hommes de la rue n'aiment pas que leurs vieilles traînent avec eux. Les filles, effectivement, ont tendance à mieux avancer. Les gars, par contre, sont pris au piège dans un cycle sans avenir »<sup>6</sup>. De cela, on voit de nouveau comment le monde de drogue est dominé par

<sup>6</sup> "The world of stairwells is a male, violent, reactive universe. The street posses don't like their sisters to hang out with them. Girls indeed tend to get ahead better. The lads trapped in dead-end spirals."

des jeunes homme et comment ils sont perceptibles d'être mêlé à ce cycle sans aucune perspective qui est probable de se mener à des conséquences négatives.

Les films *Bande de filles* de Céline Sciamma et *Divines* de Uda Benyamina renforce à certains égards le stéréotype de l'abondance des drogues et l'implication des jeunes, par contre ces deux films abordent le thème de la drogue en montrant l'expérience féminine dans la banlieue. Une perspective montré assez rarement dans *le cinéma de banlieue* avant les années 2000. De là, les deux films complexifient la représentation du trafic de drogue car on apprend qu'il est traité comme n'étant plus le domaine exclusif des hommes.

Dans *Divines* quand les personnages de Dounia et Maimouna font leur première vente de drogue la caméra utilise un angle normal et un plan américain pour afficher la nervosité des filles, tout en faisant savoir qu'elles se trouvent dans une zone isolée et sombre. Une fois que le client est arrivé, la caméra conserve ce même angle, mais ne montre que le dos de l'acheteur tout en continuant à montrer les deux filles devant la caméra. Le client masculin leur demande si elles ont vu Samir, l'homme qui a vendu de la drogue pour, Rebecca, avant d'embaucher Dounia et Maimouna. Dounia répond « C'est nous Samir ». La réaction de l'homme « comment ça ? » montre qu'il ne s'attendait pas à ce que la vente soit faite par une autre personne que Samir, encore moins par des femmes. Pendant que les trois continuent la transaction, la caméra met leurs têtes à la même hauteur, ce qui signifie qu'il y a un équilibre de pouvoir entre les trois. Une fois que Dounia continue seule avec l'homme pour conclure la vente, la caméra fait un zoom pour montrer les deux personnages face à face. De là il est apparent que l'homme domine Dounia en montrant qu'il est beaucoup plus grand qu'elle. Cela introduit un changement dans la dynamique du pouvoir. L'homme profite alors de Dounia en prenant toutes les drogues qu'elle avait sur elle et en tentant

de reprendre l'argent qu'il lui a donné. Il commence à agresser physiquement à Dounia en tentant de récupérer son argent, La scène se termine avec l'homme qui part et Dounia meurtri et battu par terre. (1 :00 :04 - 57 :18)

L'utilisation d'angles de caméra dans cette scène aide à communiquer la peur des filles ainsi que le déséquilibre des pouvoirs. Lorsque Dounia est seule avec l'homme, il est présenté comme la maîtrisant. Une fois que l'homme a agressé le petit Dounia, il a reconnu son avantage de force physique dans la situation. Vu que la scène est violente montre que la transaction n'a pas été aussi facile à faire que Dounia a attendu. La réalisatrice, Benyamina, a habilement utilisé les angles de caméra pour exprimer l'équilibre de domination quand les trois personnages sont ensemble, et le changement de domination quand il n'y a que l'homme et Dounia. En plus les actions de cette scène montrent la rareté des femmes dans le secteur de la drogue, comme elle le décrit comme un espace dominé par les hommes.

Céline Sciamma utilise ce même effet pour exprimer le symbolisme de qui fait partie, ou bien domine, dans le monde des drogues. Vers la fin du film de *Bande de filles* le personnage principal de Marieme traîne avec plusieurs hommes avec lesquels elle travaille pour vendre de la drogue. Pendant que le groupe d'hommes est assis sur un bord du trottoir, Marieme se joint à eux. La scène montre bien qu'elle est encore la personne la plus courte de taille de tous. Malgré le fait qu'elle soit la seule debout, elle reste la plus petite et donc symboliquement la moins puissante. Sciamma utilise cette scène avec Marieme, comme la seule femme du groupe, pour afficher la dynamique du pouvoir. Encore une fois, Sciamma utilise la taille contrastée des personnages pour exprimer la domination. Les angles montrent que Marieme n'a pas autant de pouvoir que ses associés, même si elle tente d'en avoir et croit qu'elle en a. Elle n'a pas accès aux mêmes privilèges que les autres, car elle n'est pas un homme, malgré l'apparence masculine

qu'elle a adopté en quittant la bande de filles. Cependant, une fois qu'une fille, marchant à proximité, est sifflé par l'un des hommes, Marieme lui emboite le pas et malmène également la fille. Marieme est maintenant de l'autre côté, elle est l'agresseur. En cela, Sciamma communique l'aspect du genre dans l'espace de la drogue car il est dominé par des hommes. De cela, Marieme a du mal à trouver sa place et son identité. De plus, Sciamma illustre que le monde de la drogue est aliénant vu que Marieme passe tout son temps avec ses associés. (19 :14- 17 :58)

Les personnages de Marieme, de *Bande de filles*, et Dounia, de *Divines*, compliquent l'image stéréotypée du dealer, et de ceux qui font partie de la culture de la drogue. Les deux films sont uniques en ce sens qu'ils se concentrent sur l'expérience féminine au sein de la banlieue, une perspective qui est rarement décrite dans le genre de *cinéma de banlieue*. Le thème commun de ces films a tendance à se concentrer sur la vie du jeune homme en difficulté. Par conséquent, les films comme *Divines* et *Bande de filles* complexifie le stéréotype du dealer en montrant que ces personnes ne sont que des hommes, mais des hommes et des femmes également. Ces films montrent que la situation économique des banlieues empire et que la féminisation du métier de trafiquant de drogue laisse entendre que les solutions sont loin d'être trouvées.

### **Pourquoi recourir aux drogues ?**

Kassovitz pour sa part a complexifié l'image du dealer en utilisant le personnage d'Hubert. Malgré la culture de la consommation de drogue dans *La Haine*, il n'y a qu'un personnage qui est un dealer, Hubert. Il ne représente pas le trafiquant de drogue typique vu qu'il est le chef de sa bande de trois, le plus intelligent et surtout le plus bienveillant. Bien qu'Hubert vende de la drogue

comme moyen de gagner de l'argent, il en investit beaucoup pour subvenir aux besoins de sa famille, en espérant qu'il gagnera enfin suffisamment pour pouvoir quitter sa cité de Seine-Saint Denis. Comme il le dit à sa mère, « J'en ai marre d'ici. Faut que je parte. » Kassovitz utilise le personnage d'Hubert pour montrer comment l'image des dealers peut être bien plus complexe que l'image négative qu'on leur donne généralement. En analysant le personnage d'Hubert, on voit que sa dépendance à la vente de drogues était plus que nécessaire pour subvenir aux besoins de sa famille.

Le personnage de Marieme dans *Bande de filles* montre cette dynamique également. Tout au long du film on se rend compte que la vie de Marieme est dominée par des hommes. De son grand-frère, aux bandes des jeunes hommes qu'on voit dans la rue, et même son petit ami qui veut l'épouser et qu'elle devienne une femme au foyer. Pour Marieme le monde des drogues lui a donné en apparence plus de pouvoir et une échappatoire au contrôle masculin de sa vie. Elle a cru que si elle travaillait dans un domaine masculin, elle pourrait gagner autant de pouvoir que des hommes autour d'elle. Par contre, quand son patron essaie finalement avec force de danser avec elle et de l'embrasser, Marieme se rend compte que bien qu'elle travaille dans le domaine des hommes et commence à gagner plus de pouvoir en le faisant, elle n'aura jamais le même accès aux privilèges masculins en raison de son sexe. En cela, *Bande de filles* montre un propos féministe et une volonté d'émancipation car Marieme, la représentation des jeunes femmes, tente d'échapper du pouvoir social des hommes.

Sous un autre angle, les films de *Banlieusards* de Kery James et Leïla Sy, et *Wesh wesh qu'est-ce qui se passe ?* de Rabah Ameur-Zaïmeche, mettent en scène des exemples des dealers qui vendent des drogues simplement pour gagner l'argent et pour obtenir de l'influence sociale dans leurs cités respectives. Dans *Wesh wesh qu'est-ce qui se passe ?* le personnage du dealer a

eu du pouvoir car il avait accès à certains espaces et a pu faire sortir des personnes de ces espaces. Cela s'est montré dans la scène où le jeune frère, Mousse, et son groupe d'amis expulsent un homme d'un immeuble, car c'est là qu'ils mèneraient leurs affaires. Pareillement, le personnage de Demba de *Banlieusards* est redouté et respecté dans sa cité en raison de son implication dans le trafic de drogue.

C'est intéressant à voir le dynamique du genre lorsqu'il s'agit du trafic de drogue dans *le cinéma de banlieue*. Dans les films qui montrent l'expérience des hommes, comme *La Haine*, *Wesh wesh, qu'est-ce qui se passe ?*, et *Banlieusards*, il y a un point commun qui est que les jeunes hommes qui faisaient partie de cette culture en faisait partie dès le début du film, et leur motivation principale est de trouver un moyen de gagner leur vie or d'obtenir du pouvoir ; à l'exception notable d'Hubert de *La Haine* qui utilise son argent pour sa famille.

Par contre, dans les films qui focalisent sur l'expérience des femmes dans la banlieue on voit comment la vente de drogues est le dernier recours des personnages. Dans *Bande de filles* et *Divines*, les personnages de Dounia et Marieme commencent à vendre des drogues après que leurs vies ont changé à cause de l'échec scolaire. Alors, elles arrivent à la conclusion qu'elles doivent partir de la banlieue ou leur cité pour qu'elles puissent changer de vie et la seule façon le plus rapide pour elles d'y arriver est en vendant la drogue. Ces films soutiennent l'idée d'une culture élevée de la drogue dans la banlieue, par contre les individus ont des raisonnements différents quant à la raison pour laquelle ils y participent. Beaucoup de ces raisonnements consistent à essayer d'échapper à la banlieue et à prendre soin de sa famille.

## **L'idée de l'emprisonnement**

En dehors du thème de la drogue, l'un des thèmes les plus fréquents dans *le cinéma de banlieue* est le rapport négatif et tendu entre les habitants des banlieues et la police, l'espoir d'échapper à la banlieue et enfin la stigmatisation et discrimination des habitants de la banlieue. Ce qui est intéressant, c'est que ces quatre thèmes fonctionnent autour de l'idée de l'emprisonnement. Ces thèmes peuvent fonctionner dans ce cadre, car au sein du *cinéma de banlieue*, il y a souvent des représentations de l'enfermement et de l'isolement de la banlieue ainsi que des personnages qui tentent d'y échapper dans l'espoir d'une vie plus heureuse, sans discrimination. Cela ressemble quelque peu à l'expérience d'un prisonnier qui tente d'échapper à ses restrictions.

Par ailleurs, avec les niveaux élevés de surveillance policière présents à la banlieue ainsi que la relation négative entre ceux de la banlieue (Spécifiquement les jeunes) et la police, on peut voir une dynamique reflétée entre les gardiens de prison et les détenus. Enfin, il y a la stigmatisation et la discrimination dont les habitants de banlieue souffrent. Cela les dégrade dans la société française. Les réalisateurs de *cinéma de banlieue*, à leur façon, montre comment ces facteurs continuent de créer une déconnexion entre les habitants des banlieues pauvres et le reste de la société française. Ces films reflètent une banlieue devenue un véritable piège au sein d'une société française stigmatisante.

## Les « banlieusards » et la police

Chacun des cinq films montre les quartiers comme un véritable piège où le contrôle sociétal est abusif ; cependant, *La Haine* et *Wesh wesh qu'est-ce qui se passe ?* mettent davantage l'accent sur l'idée de l'emprisonnement.

Dans *Wesh wesh qu'est-ce qui se passe ?*, Zaïmeche aborde habilement les niveaux élevés de surveillance policière dans la banlieue. À plusieurs moments tout au long du film, Zaïmeche incorpore des images réelles de policiers surveillant des habitants au sein de la banlieue. En ajoutant une composante de réalité au film, on apprend que la présence de policiers dans la banlieue est constante et excessive, ce qui donne l'impression que les habitants de la banlieue ont besoin de ces niveaux élevés de contrôle policier.

Au début du film nous pouvons voir des enregistrements de la police, et leurs visages sont inhabituellement brouillés. Cet effet visuel est souvent utilisé pour cacher l'identité de délinquants ou de suspects dans des affaires judiciaires, mais c'est rarement utilisé pour la police. Zaïmeche a choisi cette représentation inhabituelle délibérément de la police comme il explique dans une interview exclusive sur « Africultures » :

*Nous voulions inverser les images télévisées qui pixélistent normalement les jeunes de la rue. Nous voulions à notre tour interroger la police : qui sont-ils, que veulent-ils ? La police a pour tâche principale de défendre l'ordre établi par la classe dirigeante. Nous voulions semer la confusion, remettre en question l'identité de la police, les stigmatiser à notre tour. Il n'est pas normal qu'ils soient si omniprésents dans les quartiers pauvres. Cela donne l'impression qu'il y a un couvre-feu, un état de guerre contre les pauvres. La délinquance et l'insécurité existent partout et pas seulement parmi les classes populaires. La véritable insécurité est l'insécurité sociale qui résulte du manque de sécurité d'emploi, de l'exclusion sociale, du chômage, d'un*

*système scolaire défaillant et du manque de compréhension des autres cultures.*<sup>7</sup> (Africultures, 2019)

En cela, autour de l'idée de l'emprisonnement, Zaïmeche explique comment les niveaux élevés de surveillance de la part de la police dans la banlieue est discriminatoire, car elle donne le sentiment que les habitants des banlieues devraient être interrogés et qu'ils devraient être maintenus en ordre. En conséquence, les personnes vivant en banlieue sont involontairement étiquetées comme des criminels. Tout-ce qui ne joue que sur leur séparation du reste de la société française et leur mécontentement face aux circonstances.

Dans cette citation Zaïmeche soulève le sujet du rapport négatif entre les jeunes et la police, tout-ce qui est lié à la réputation assumée, des habitants de la banlieue. Il parle de l'exclusion sociale des personnes de la banlieue et la manière dont ils sont rejetés par le reste de la France et traités comme « autres ». De l'avis de Zaïmeche, c'est en partie à cause de cette altérité que l'inégalité sociétale et la discrimination sont présentes dans l'expérience des banlieues. Il met en lumière ces thèmes, dans le film pour éclairer la discrimination sociétale présente en France ; avec l'espoir que cela produira des changements :

*Des gens sont abandonnés par la société, ce qui peut générer certaines formes de désespoir ainsi que des actions extrêmes. Et il faut bien le dire : les politiques semblent s'en fiche royalement. Il y a donc une certaine nécessité de raconter ces histoires. Mais d'un autre côté ces*

***7 Why did you choose to mask the faces of the policemen who appear at the start of the film?***

We wanted to inverse the television images that normally pixelate the street youths. We wanted in turn to question the police – who are they, what do they want? As part of the State machine, the police's main task is to defend the ruling classes' established order. We wanted to sow confusion, to question the police's identity, to take our turn to stigmatize them. It is not normal for them to be so omnipresent in poor districts. It gives the impression that there's a curfew, a state of war against the poor. Delinquency and insecurity exist everywhere, not just amongst the working classes. The real insecurity is the social insecurity that comes from lack of job security, social exclusion, unemployment, a failing school system, and the lack of understanding of other cultures.

*histoires travaillent la conscience collective, elles ont un pouvoir qui peut s'avérer dangereux en alimentant l'idée du eux contre nous (l'idée des méchants policiers est de ce point de vue maladroite même si forcément ce type d'individu existe). Le film aurait ainsi gagné à diversifier son analyse psychologique pour éviter de renvoyer aux habitants des banlieues l'image de perpétuelles victimes. A partir du moment où on dit que rien n'est possible, la conséquence logique est que la seule réponse qui reste est la violence.*

D'une manière similaire, *La Haine* montre également le rapport négatif entre les policiers et les jeunes habitants de la banlieue en incorporant des séquences entre les deux groupes. Initialement avec le titre du film, *La Haine*, on peut se demander la haine entre qui ? Kassovitz commence le film en montrant des séquences réelles des émeutes, spécifiquement des tensions entre des habitants de la banlieue et la police. De là, Kassovitz laisse aux spectateurs le soin de déterminer la connaissance du titre : est-ce la haine entre les habitants de la banlieue et la police ou est-ce la haine entre ceux de la banlieue et la reste de la société française. Le film de Kassovitz indique la colère qu'éprouvent les jeunes face à l'impossibilité de progresser socialement et de quitter la banlieue. À plusieurs reprises tout au long du film, Kassovitz présente des scènes de policiers qui abusent de leur pouvoir face à des jeunes habitants de la banlieue, un scénario qui apparaît très fréquemment dans *cinéma de banlieue*. Dans une scène spécifique, Kassovitz montre trois policiers blancs qui prennent Hubert, un noir, et Saïd, un arabe, en captivité dès qu'ils sortent d'un immeuble. De là, les deux officiers commencent à discriminer et à agresser les deux jeunes hommes, en les utilisant comme exemple pour expliquer au troisième officier comment s'occuper de personnes de la banlieue. À travers cette scène, Kassovitz montre le traitement inhumain des

personnes de la banlieue, simplement en raison de la stigmatisation « banlieusard ». Il implique qu'il y a l'essence de haine dans la relation entre la police et les habitants de la banlieue.

De façon comparable *Zaïmeche (Wesh wesh qu'est-ce qui se passe ?)*, et *James et Sy (Banlieusards)* insistent eux aussi sur de la relation malsaine des policiers avec des jeunes personnes de la banlieue, et sur les abus des forces de l'ordre. Plusieurs fois tout au long du film *Wesh wesh qu'est-ce qui se passe ?* on peut remarquer comment les officiers du film abusent de leur pouvoir en fouillant des personnages sans raison valable, en leur parlant de manière insultante et avec dérision et en les interrogeant sans raison. À un certain point du film, on assiste à cet abus de pouvoir de la part de la police. Le frère cadet de Kamel et son ami, tous deux d'origine algérienne, se déplacent dans la ville avec un scooter. Un groupe de policiers dans une voiture surveillant la zone remarque instantanément les garçons et les interpelle précipitamment pour les inspecter. Une fois que le groupe d'agents a arrêté les deux garçons, ils commencent à les frapper agressivement et à les accuser de vol et à se moquer d'eux. Le mauvais traitement se poursuit jusqu'à ce qu'une femme blanche arrive et parvienne à se débarrasser des officiers

*Banlieusards* dépeint les policiers sous le même jour. À un moment donné dans le film, le personnage principal de Soulaymann, un homme noir d'origine africaine, est arrêté par la police parce qu'il faisait du jogging vers sa destination. Une fois arrêtés, les officiers, avec condescendance, se moquent de lui, le tutoie et questionnent sa francité en lui posant des questions comme « tu comprends pas le français ? » Cela montre que le racisme peut faire partie de la discrimination exercée par la police. Vu que la majorité des banlieues est composée de descendants africains, cela pose un problème, car beaucoup de ces personnes peuvent faire face à ces mêmes cas de discrimination

## **La discrimination et la stigmatisation**

À côté du contrôle constant de la police, la discrimination et la stigmatisation des habitants de banlieue jouent un rôle à leur marginalisation. Les informations que les médias partagent avec la société française contribuent à créer le discours dominant de la banlieue et les impressions des personnes qui y vivent. Étant donné que, le discours est basé parfois sur des stéréotypes ; ainsi, ne fournissant pas l'histoire complète. À travers *le cinéma de banlieue*, les réalisateurs montrent des fragments de ce discours dominant et comment il influe sur les actions et la façon dont ceux qui sont en dehors de la banlieue interagissent avec ceux qui sont de la banlieue.

Dans *Bande de filles* nous voyons une scène où Marieme et son groupe passent une journée à Paris à faire les magasins et à regarder des vêtements. Dans un magasin particulier, Marieme est suivie par une femme blanche qui travaille au centre commercial. Elle comprend rapidement que la femme la suit pour s'assurer qu'elle ne vole pas. En tant que jeune femme noire, il est évident que Marieme a été immédiatement étiquetée comme « banlieusarde » en raison de son apparence.

De même dans *La Haine*, lorsque les trois jeunes hommes se rendent à Paris et assistent à un vernissage. Le propriétaire de la galerie est constamment présent à l'arrière-plan des jeunes hommes, ce qui montre qu'il les surveille et s'assure qu'ils ne causent pas de problèmes. Lorsque les trois commencent à provoquer une scène, après avoir trop bu, le galeriste leur demande alors de partir. En partant, Vinz brise son verre et Hubert retourne une table. Une fois les trois sortis, le galeriste ferme la porte et s'exclame dans un soupir à ses invités, « Ben, c'est les banlieues. » L'homme laisse ainsi entendre qu'il n'est pas surpris de la façon agressive et gênante dont les trois

hommes agissaient, comme ils sont de la banlieue. Cela montre une fois de plus le type d'étiquette dont les banlieues héritent, ainsi que la façon dont les jeunes sont perçus dans le discours dominant.

Benyamina a montré ce même effet de la stigmatisation « banlieusarde » dans *Divines*. Quand les personnages de Dounia et Maimouna font un voyage à Paris. Elles visitent un magasin et elles se déplacent avec enthousiasme pendant que Maimouna porte Dounia sur son dos. Le chef de la sécurité remarque les deux filles et fait signe à un membre de la sécurité de les empêcher d'entrer dans une section du magasin. Quand les filles lui demandent pourquoi elles ne peuvent pas entrer, le garde de sécurité répond, « Vous entrez pas. C'est tout. » Le chef de la sécurité intervient rapidement et ordonne aux filles de partir en les appelant « Les cafardes. »

De la même façon, dans *Divines* on voit la discrimination au départ du film lorsqu'on comprend que Dounia est étudiante dans un lycée professionnel et qu'elle apprend à devenir assistante de réception. En banlieue il existe en effet de nombreux lycées professionnels dans le but de donner aux étudiants les compétences nécessaires pour des emplois peu rémunérés et de type service client. En cela, de nombreux étudiants, qui assistent aux cours de ces établissements de la banlieue, sont façonnés pour remplir ces emplois peu rémunérés, interdisant à plusieurs entre eux la possibilité d'aspirer à plus. *L'étudiant*, un groupe média spécialisé dans l'information sur la formation, les études et les métiers évoque le problème des lycées professionnels en ces termes : « Le passage en lycée professionnel est presque toujours perçu comme une « relégation dans des classes poubelles », une mise à la marge faite sans ménagement par un système qui jusque-là avait offert le même cursus à tous, quels que soient les origines sociales et les résultats scolaires (L'étudiant, 2011)

Cela montre combien que les jeunes de banlieue poursuivent des études avec un plafond de verre. De nombreux étudiants sont invités à emprunter le même chemin scolaire qui les prépare à des emplois mal payés. L'accès à des études plus diversifiées n'est pas possible dans la même mesure qu'il se situe dans des lycées généraux, plus répandues dans les quartiers les plus privilégiés et bourgeois de France. Avec cela, il y a la présomption que les jeunes habitants de la banlieue n'arriveront jamais à rien de grand. Ils ont donc assez rarement accès à des cursus plus sérieux, comme celui de médecin ou d'avocat. Ces facteurs ont causé beaucoup de frustration parmi les jeunes de banlieue, ce qui a conduit de nombreuses personnes à abandonner leurs études. Comme indiqué par *L'étudiant*, « les écoles, les collèges et les lycées de banlieue sont bien souvent associés aujourd'hui à l'échec scolaire, à la violence et à l'enseignement au rabais. » (L'étudiant, 2011)

L'article continue d'expliquer comment cet échec scolaire joue un rôle sur la discrimination et la stigmatisation des personnes de la banlieue car il limite leurs opportunités de travail et leur intégration au reste de la société française.

*Pour de nombreuses enquêtes de banlieue, l'école n'a pas tenu sa promesse. Un investissement important dans le système éducatif n'est pas garant d'une insertion professionnelle satisfaisante, alimentant en retour regret et amertume. Faute de réseaux, de connaissance du système scolaire et universitaire, mal orientés, certains jeunes s'engagent dans des cursus de formation inadaptés au marché du travail... Les parcours de galère rencontrés sont représentés par ceux qui, cumulant problèmes sociaux et absence de réseaux, parfois éjectés du système scolaire au sortir du collège ou mal orientés, quelquefois victimes de discriminations, ne parviennent pas à entrer sur le marché du travail et en viennent à retourner le stigmatisme dont ils souffrent en rejet radical de la France et des valeurs qui lui sont prêtées* (L'étudiant, 2011)

Benyamina a représenté cette exclusion du système scolaire classique en montrant l'expérience de Dounia. La frustration de Dounia face à son accès limité à l'éducation et au manque d'opportunités ont été des facteurs qui l'ont amenée à abandonner ses études et à chercher un autre moyen de mener une vie plus prospère.

## **Conclusion**

*Le cinéma de banlieue* raconte les histoires d'une communauté sous-représentée et marginalisée en France. À tel point que leur marginalisation a éloigné les habitants de la banlieue du reste de la société française. Ce faisant, les réalisateurs de ce genre ont pu identifier les facteurs les plus importants qui expliquent la marginalisation des personnes de la banlieue. En analysant cinq films clés du *cinéma de banlieue* : *La Haine* (1995) de Mathieu Kassovitz, *Wesh wesh qu'est-ce qui se passe ?* (2001) de Rabah Ameur-Zaïmeche, *Bande de filles* (2015) de Céline Sciamma, *Divines* (2016) de Uda Benyamina, et *Banlieusards* (2019) de Kery James et Leïla Sy, J'ai pu repérer les thèmes communs, qui sont les messages et enjeux politiques que les réalisateurs cherchaient à mettre en lumière sur le sujet de la banlieue et de ses habitants. J'ai pu constater que les films confirmaient certains stéréotypes sur la banlieue, mais les circonstances et la spécificité des trajectoires montraient qu'il y avait beaucoup plus de complexité à prendre en compte. De plus, comme les films vont de 1995 à 2019, j'ai pu constater que les films ont pour la plupart des dénouements tragiques, ce qui signifie qu'il n'y a pas eu beaucoup d'espoir dans un changement proche.

Dans *Banlieusards* le personnage de Lisa (Chloé Jouannet) dit, « En rassemblant voire en parquant non pas des Noirs et des Arabes, mais surtout des pauvres. Au ban des lieux, car c'est

l'origine du terme « banlieue » L'État français pouvait-il qu'il y avait un risque de voir se développer une économie parallèle dans ces zones ? Et peut-être même une France parallèle ? S'il ne l'a pas prévue alors il n'a pas gouverné. Car gouverner c'est prévoir. »

De cette citation James et Sy expliquent comment l'État français n'a pas correctement gouverné la banlieue et son peuple. À tel point que la gouvernance et la stigmatisation de la banlieue ont conduit à ce qu'elle soit considérée comme une société séparée et comme une zone à éviter. En conséquence, les résidents des banlieues pauvres sont considérés comme français et non français. Comme le souhaitent de nombreux réalisateurs du *cinéma de banlieue*, si l'État et la société française pouvaient prendre le temps de reconnaître le genre négligé du film, ils seraient alors en mesure de voir les perspectives de ceux au sein de la banlieue et de réaliser l'étendue de la situation. Cela montrera comment les habitants de la banlieue ne sont pas intrinsèquement différents du reste de la société française. En prenant le temps d'écouter et de comprendre une perspective inconnue, l'État créerait une harmonie entre les sociétés françaises et entraînerait un changement positif dans les films de *cinéma de banlieue*, du désespoir à l'espoir.

## **Annexe**

### ***La Haine* – Mathieu Kassovitz**

Mathieu Kassovitz qui a fait ses débuts en 1995, a remporté trois césars, un prix au Festival de Cannes et un prix du Cinéma Européen pour avoir été l'un des premiers réalisateurs à représenter au cinéma l'expérience de banlieue. *La Haine* fait des critiques pertinentes sur le sujet de la discrimination et l'injustice présent dans certains quartiers. À travers le film, Kassovitz critique la société française en donnant un aperçu de la vie de trois jeunes hommes, dans la cité de Yvelines, sur une durée de vingt-quatre heures. Hubert (Hubert Koundé), Vinz (Vincent Cassel) et Saïd (Saïd Taghmaoui). À travers leurs expériences pendant cette période le spectateur peut voir des thèmes récurrents quand il s'agit de la banlieue comme la banalisation de la culture des drogues, les problèmes d'éducation, les opportunités de travaux et pour finir, le rapport problématique entre la police et les jeunes habitants de la banlieue. Avec cette problématique on est introduit au titre du film et d'une citation importante qui reviennent plusieurs fois pendant le film. Dans les premières scènes du film, nous entendons les mots dits par le personnage d'Hubert « La haine attire la haine », qui est le leitmotiv du film. Dans cette citation, Kassovitz fait référence à la dynamique entre la police et les jeunes de banlieue, en raison de la banalisation de la violence entre eux et la police française.

## ***Wesh wesh qu'est-ce qui se passe ?* – Rabah Ameur-Zaïmeche**

*Wesh wesh qu'est-ce qui se passe ?* montre la vie d'un Algérien, Kamel (Rabah Ameur-Zaïmeche) qui est de retour chez lui, dans la cité des Bosquets en Seine-Saint Denis, après avoir passé trois ans en prison en Algérie. On apprend plus tard qu'il a été victime de la loi dite de la double peine. Sont ici à nouveau représentés plusieurs problèmes liés à la violence, aux drogues, à l'éducation et à la difficulté de trouver un travail : tout-ce qui donne aux habitants l'envie de quitter la banlieue. À travers les vies de Kamel et de son petit frère, Mousse, le réalisateur souhaite mettre en image l'expérience quotidienne des habitants de la banlieue Parisienne. Les thèmes récurrents de la violence, de la drogue nous permettent de mieux comprendre les nombreux problèmes de cette société liés à l'absence d'accès à l'éducation, le taux de pauvreté élevé, la drogue utilisée comme un moyen de gagner sa vie et le cycle de violence lié à la relation malsaine avec la police. Le film se termine alors que le jeune frère de Kamel arrêté pour avoir vendu de la drogue et Kamel est abattu par un policier après avoir battu l'officier qui agressé à tort sa mère.

Le film, *Wesh wesh qu'est-ce qui se passe ?* a une esthétique proche du documentaire. On croit aux personnages et le film donne aux spectateurs une vraie idée de l'espace filmé. Ayant grandi dans la banlieue parisienne de Cité des Bosquets (après avoir vécu en Algérie pendant deux ans), Zaïmeche a jugé pertinent de rendre compte de son expérience de banlieue en tant qu'Algérien, tout en commentant des problèmes systémiques qu'il pense sont présents au sein de la banlieue.

## ***Bande de filles* – Céline Sciamma**

Le film de la réalisatrice Céline Sciamma, *Bande de filles*, a été salué par de nombreuses prix : il a notamment remporté un prix du *Black Reel Awards* en 2016 pour le « meilleur film étranger exceptionnel ». Dans le film, nous voyons un aspect du cinéma français qui est rarement montré : les expériences des femmes noires, en particulier des femmes noires dans la banlieue. Comme l'a déclaré Sciamma : « Pour moi, les pressions sur les femmes ne relèvent pas de la religion mais de facteurs économiques et sociaux » (The Guardian, 2015)

Dans le film le personnage de Marieme habite dans une banlieue parisienne. Au début du film, sa conseillère d'orientation lui dit qu'elle ne sera pas en mesure de continuer dans un lycée général et qu'elle devrait commencer à chercher un établissement professionnel. Marieme quitte l'école pour ne jamais y revenir, et se met à fréquenter trois jeunes filles rebelles Lady, Adiatou et Fily. Au fil du temps, l'innocente Marieme s'efforce de se conformer aux codes du groupe. Les filles se rendent parfois à Paris, volent dans des magasins et des habitants et se battent parfois violemment avec d'autres groupes de filles. Marieme finit par se séparer du groupe et tombe dans la vente de drogue pour tenter d'échapper à son destin en banlieue. Elle profite des avantages de sa nouvelle vie en tant que trafiquante de drogue, jusqu'au jour où elle est harcelée par son patron lors d'une soirée, ce qui la pousse à quitter le commerce. Se sentant sans espoir et n'ayant nulle part où aller, Marieme songe à retourner chez elle. Juste devant sa porte, elle hésite et se rend compte qu'elle ne peut pas retourner vers son ancienne vie, vu qu'elle n'est plus la même. Marieme fait une longue pause face à la porte qui mène à sa maison, prend une profonde respiration, regarde au loin, se retourne et décide de partir ; poursuivant son parcours en solitaire.

## ***Divines* – Houda Benyamina**

*Divines*, un film de Houda Benyamina, raconte le parcours d'une jeune fille, Dounia (Oulaya Amamra) qui rêve de richesse et de quitter sa petite banlieue de la périphérie de Paris. La réalisatrice a remporté sept prix dont une Caméra d'or au festival de Cannes (2016). Les personnages de Dounia et sa meilleure amie, Maimouna (Déborah Lukumuena), partagent les mêmes rêves et elles passent leurs journées à rêver d'une vie de richesse en dehors de la banlieue, à entrer dans un studio d'art pour regarder les danseurs et à faire la fête comme le font de jeunes adolescentes.

Après un échange houleux avec son professeur en classe, Dounia quitte son école en criant, à toutes les personnes présentes dans la classe, qu'elle finira par s'échapper de la banlieue et mener une vie de luxe, en réfutant son destin de « banlieusarde ». Après cette scène, Dounia et Maimouna cherchent à vendre de la drogue, pensant que c'est le moyen le plus pratique pour échapper à la banlieue. Elles commencent finalement à travailler pour Rebecca (Jisca Kalvanda), une trafiquante de drogue bien connue qui vit en apparence la vie dont les jeunes filles rêvent. La vie des filles change radicalement car elles profitent des énormes sommes qu'elles gagnent. Mais les choses tournent mal entre les jeunes filles et Rebecca, après que Dounia lui ait volé son argent. Rebecca prend Maimouna en otage dans une pièce confinée jusqu'à ce que Dounia lui rende son argent. Dounia se précipite pour apporter l'argent à Rebecca, mais cette dernière se rend compte qu'il manque une partie de l'argent ; elle trempe alors Dounia d'essence, avec son briquet dans la main, la menaçant de la brûler. Dans une bagarre entre les deux, le briquet est projeté en l'air et la pièce prend feu pendant que les trois personnages sont enfermés dans la petite pièce. Maimouna réussit à ouvrir une petite fenêtre pour leur permettre de s'échapper, mais

elle ne réussit pas à sortir. Rebecca s'échappe rapidement et Maimouna exhorte Dounia à la laisser et à se sauver car la fumée consume la pièce fermée à clé. L'argent est resté dans la pièce. Les pompiers arrivent à temps pour sauver Maimouna, mais ils attendent dans leur véhicule car ils ne sont pas autorisés à combattre les incendies dans le quartier sans la présence de la police anti-émeute (IMDb, 2016). Dounia et quelques témoins dans le quartier demandent aux pompiers de sauver l'amie de Dounia, mais les pompiers n'agissent toujours pas. Le bâtiment explose finalement, tuant Maimouna. Dounia, le cœur brisé, reste figée sous le choc et regarde les habitants du quartiers enragés manifestent violemment contre la police qui arrive trop tard.

### ***Banlieusards* – Kery James et Leïla Sy**

Réalisé par Kery James et Leïla Sy, qui a grandi dans la banlieue, et Leïla Sy, *Banlieusards* montre la vie des trois frères dans les banlieues de Champigny de la région parisienne. Soulaymaan (Jammeh Diangana), élève avocat et finaliste du concours d'éloquence, se prépare pour un débat sur la responsabilité de l'État dans la situation actuelle des banlieues. Demba (Kery James), l'aîné, vit aux rythmes du trafic et de la rue. Leur petit frère Noumouké (Bakari Diombera), un adolescent, cherche encore sa voie, et doit choisir auquel de ses deux grands frères il veut ressembler. Tout au long du film on voit comment Soulaymaan s'occupe des besoins de sa famille, se prépare pour son concours, et souffre de discrimination de la part de la police. Noumouké est mêlé dans une situation grave car il vole de l'argent à un trafiquant de drogue, également l'ennemi juré de son grand frère Demba, et doit être prudent, pendant Demba gère de son « business de rue » pendant qu'il essaie de protéger son petit frère. À la fin du film, Demba meurt à cause d'une balle tirée par son ennemi et le petit frère de Noumouké décide de ne faire pas partie de la culture de drogue dans la banlieue.

## Bibliographie

### Sources primaires

- Dir. Céline Sciamma. *Bande de filles*. Studiocanal. 2015. Film
- Dir. Benya Houdamina. *Divines*. Easy Tiger/ France 2 Cinéma. 2016. Film
- Dir. Kery James et Laïla Sy. *Banlieusards*. Srab Films. 2019. Film
- Dir. Mathieu Kassovitz. *La Haine*. Studio Canal, 1995. Film
- Dir. Rabah Ameer Zaïmeche. *Wesh wesh qu'est-ce qui se passe ?*. Arte France Développement. 2003. Film

### Ouvrages Critiques :

- Anderson, Benedict. *Imagined communities : Reflections on the origin and spread of nationalism*. Verso books, 2006.
- Berthaut, Jérôme. *La banlieue du « 20 heures »*. *Ethnographie de la production d'un lieu commun journalistique*. Agone, 2013
- Cassaigne, Bertrand. « Les médias et la banlieue », *Revue Projet*, vol. 302, no. 1, 2008, pp. 78.
- Febvin, Maryvonne. « *Banlieues, Pointe avancée de la clinique contemporaine* », de Louis Sciara, Éd. érès, coll. « Humus, subjectivité et lien social », avril 2011 », *La revue lacanienne*, vol. 13, no. 2, 2012

### Articles :

- Milleliri, Carole. "Le cinéma de banlieue : un genre instable." *Mise au point. Cahiers de l'association française des enseignants et chercheurs en cinéma et audiovisuel* 3 (2011).
- Document réalisé par Danièle Burget – Collège Faesch de Thann

### Sites internet

- AlloCine. "Rabah Ameer-Zaïmeche." *AlloCiné*, <http://www.allocine.fr/personne/fichepersonne-64557/biographie/>.
- Canal +. Réalisé par Yamina Benguigui. 9/3 Mémoire d'un Territoire. Canal+-INA-CNC-ACSE-Planète, 2010. <http://www.yaminabenguigui.fr/filmographie/>
- ESF. « À l'école des banlieues » *Researchgate.net*, Researchgate, Jan. 1995, <http://africultures.com/on-his-film-wesh-wesh-quest-ce-qui-se-passe-a-war-against-the-poor-5631/>
- Flot, Maelle. "École Et Banlieue : Les Leçons De L'enquête De Gilles Kepel." *Educpros*, L'Étudiant, 19 Jan. 2015, [www.letudiant.fr/educpros/actualite/ecole-et-banlieue-les-lecons-de-lenquete-de-gilles-kepel.html](http://www.letudiant.fr/educpros/actualite/ecole-et-banlieue-les-lecons-de-lenquete-de-gilles-kepel.html).
- Franklin, Peter. "The Brutal Apartheid of the French Banlieues." *UnHerd*, The Post, 5 Sept. 2018, <https://unherd.com/2018/09/french-elite-ignores-apartheid-banlieues/>.
- IMDb. "Divines." *IMDb*, IMDb.com, <https://www.imdb.com/title/tt4730986/plotsummary>.
- IMDb. "Divines." *IMDb*, IMDb.com, <https://www.imdb.com/title/tt4730986/awards>.
- Jarcy, Xavier de. « Les abandonnés : histoires de cités de la banlieue », de Paris: Albin Michel, DL 2019, 1 vol. (459 p.)

- Kefi, Ramsès. “Banlieue Et Médias, L'assourdissant Malentendu.” *Libération.fr*, Libération, 26 Oct. 2016, [www.liberation.fr/france/2016/10/26/banlieue-et-medias-l-assourdissant-malentendu\\_1524556](http://www.liberation.fr/france/2016/10/26/banlieue-et-medias-l-assourdissant-malentendu_1524556).
- Le Figaro. “En 2005, Trois Semaines D'émeutes Urbaines.” *Le Figaro.fr*, Le Figaro , 27 Oct. 2015, [www.lefigaro.fr/actualite-france/2015/10/25/01016-20151025ARTEFIG00142-des-emeutes-urbaines-sans-precedent.php](http://www.lefigaro.fr/actualite-france/2015/10/25/01016-20151025ARTEFIG00142-des-emeutes-urbaines-sans-precedent.php).
- “Migrant and Diasporic Cinema in Contemporary Europe.” *Migrant and Diasporic Cinema in Contemporary Europe – Banlieue Cinema*, 10 Oct. 2006, [http://111.migrantcinema.net/glossary/term/banlieue\\_cinema/](http://111.migrantcinema.net/glossary/term/banlieue_cinema/)
- Misra, Tanvi. “The Othered Paris of the Banlieues.” *CityLab*, CityLab, 25 Dec. 2017, <https://www.citylab.com/equity/2017/11/the-othered-paris/543597/>.
- Piety, Laura. “Interview: Houda Benyamina on Divines and Integrating Social Justice into Her Films.” *ELECTRA*, ELECTRA, 17 Nov. 2016, <https://www.electramedia.co/blog/2016/11/16/electra-interview-houda-benyamina-on-divines-social-justice-and-the-quest-for-bling-in-the-parisian-banlieues>.
- Rose, Steve. “Divines Director Houda Benyamina: 'It's Better to Make a Film than a Bomb'.” *The Guardian*, Guardian News and Media, 10 Nov. 2016, <https://www.theguardian.com/film/2016/nov/10/divines-director-houda-benyamina-its-better-to-make-a-film-than-a-bomb>.
- Tervonen, Tania. “On his film Wesh Wesh. Qu'est-ce qui se passe?. « A war against the poor »” *Africultures.com*, Africultures, May. 2002 <http://africultures.com/on-his-film-wesh-wesh-quest-ce-qui-se-passe-a-war-against-the-poor-5631/>

- “Wesh Wesh, Qu'est Ce Qui Se Passe ? - La Critique Du Film Le Test DVD.” *Avoir Alire* - *Critiques De Films, Livres, BD, Musique, Séries TV, Spectacles*, Potemkine, 4 Nov. 2015, <https://www.avoir-alire.com/wesh-wesh-qu-est-ce-qui-se-passe-la-critique-du-film-le-test-dvd>.